



Universiteit
Leiden
The Netherlands

Analyse conceptuelle et traductibilité des termes de maladie dioula

Diaby Kassamba, O.K.

Citation

Diaby Kassamba, O. K. (2015, October 8). *Analyse conceptuelle et traductibilité des termes de maladie dioula*. LOT dissertation series. LOT, Utrecht. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/35899>

Version: Corrected Publisher's Version

License: [Licence agreement concerning inclusion of doctoral thesis in the Institutional Repository of the University of Leiden](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/35899>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Cover Page



Universiteit Leiden



The handle <http://hdl.handle.net/1887/35899> holds various files of this Leiden University dissertation.

Author: Diaby Kassamba, Oumou Koultoum

Title: Analyse conceptuelle et traductibilité des termes de maladie dioula

Issue Date: 2015-10-08

4 Étude linguistique des noms de maladies dioula

Ce chapitre a pour but d'analyser les termes du corpus afin de souligner leurs particularités linguistiques. Cette analyse est d'autant plus utile qu'elle permet d'une part de s'imprégner davantage des concepts et conceptions relatifs à la maladie. Elle est également pertinente d'autre part en ce sens qu'elle permet de mettre en évidence des difficultés que les traducteurs et interprètes sont susceptibles de rencontrer dans ce domaine et de proposer des solutions. Cette partie du travail vise à faciliter la tâche du traducteur ou de l'interprète qui pourra se référer rapidement aux suggestions proposées en cas de difficultés ou de doute.

Ce chapitre comprend trois parties à savoir 4.1. La formation des termes de maladies puis 4.2. Les processus sémantiques ou les figures de style rentrant dans la construction de ces termes et enfin 4.3. Le discours de plainte du malade. Le premier développement de ce chapitre porte sur la formation des termes de maladies.

4.1 La formation des termes de maladies

Cette première partie s'articule autour de 4.1.1. La formation des termes de maladies, 4.1.2. La dérivation suivie de 4.1.3. La composition et puis de 4.1.4. Les paraphrases explicatives (dont la lexicalisation de phrases), ensuite de 4.1.5. Les emprunts et enfin de 4.1.6. Les onomatopées.

4.1.1 Les mots simples typiquement dioula

Avant d'aborder les différents points de ce chapitre il est important de commencer par présenter les mots simples qui ne sont que rares dans le système de nomination des pathologies dioula. Ces lexies évoquent soit les maladies soit les symptômes en dioula. Le premier terme de cette catégorie constitue *mura*, « rhume ».

Fɔɔɔ, « vomir » en constitue le deuxième terme. Les locuteurs du dioula ethnique emploient *ɔɔɔ*, « vomir » en lieu et place de *fɔɔɔ*. Le vocable *fɔɔɔ* est cependant le plus fréquent mais comme déjà signalé les Dioula ethniques s'attachent plutôt à leur appellation ethnique.

Dan, le « mal de Pott », ce vocable apparaît dans les compositions par la suite pour donner d'autres termes de maladies parmi lesquelles l'on peut citer *dankɔdimi*, « mal de Pott ».

Segelen, « le ver de Guinée », ce terme est opaque. C'est un mot apparemment dioula dont l'on se sert pour désigner la dracunculose en dioula. Comme les termes du corpus peuvent bien l'illustrer il n'y a pas que des vocables simples pour désigner les maladies et leurs symptômes. Des termes sont plutôt obtenus par le biais de la dérivation. Ce type de construction constitue le développement suivant.

4.1.2 La dérivation

Bon nombre des termes de maladies chez les dioulaphones sont issus de la dérivation. Grevisse la définit comme suit :

La dérivation est l'opération par laquelle on crée une nouvelle unité lexicale en ajoutant à un mot existant un élément non autonome ou affixe. Si cet élément est placé après le mot existant (ou la base : [...]), il s'appelle suffixe et l'opération suffixation. Si cet élément est placé avant le mot préexistant, il s'appelle préfixe et l'opération préfixation. Grevisse (1988 : 214). (Les termes sont soulignés par l'auteur)

Dans le corpus, nous n'avons rencontré que des cas de suffixation. Le seul cas de préfixation concerne le terme *lawɔɔɔ*, « la varicelle ». Cette section aborde en 4.1.2.1 le dérivatif *-ya*, en 4.1.2.2 le dérivatif *-bali*, en 4.1.2.3 le dérivatif *-tan*, en 4.1.2.4 le dérivatif *-nin* et enfin en 4.1.2.5 le dérivatif *-la*. Le premier type de dérivation rencontré dans le corpus fonctionne avec le dérivatif *-ya*. Il fait l'objet du paragraphe suivant.

4.1.2.1 Le dérivatif *-ya*

Il exprime un état. Dans le corpus cet état se rapporte à un et à un seul individu (le patient). Le terme suivant en est l'illustration dans le corpus.

Sumaya = *suma* + *-ya* = froid+ ABSTR → « le paludisme ».

4.1.2.2 Le dérivatif *-bali*

Il se suffixe à une base verbale ou verbo-nominale pour donner un nominal. Ce dérivatif marque une absence, une privation. Ce dérivatif *-bali* est souvent suivi par le suffixe *-ya*. Illustration :

Banakɔtagasɔɔɔbaliya : *banakɔtaga* + *sɔɔɔ* + *bali* + *-ya* = selles + avoir + PTCP.PRIV + ABSTR → « la constipation ». *banakɔtaga* : *bana+kɔ+taga* = extérieur du village+derrière+aller → « les selles ».

Sokɔtagasɔɔɔbaliya : *sokɔtaga* + *sɔɔ* + *bali* + *-ya* = selles + avoir + PTCP.PRIV + -ABSTR → « la constipation ». *sokɔtaga* : *so* + *kɔ* + *taga* = concession + derrière+aller → « les selles ».

Banakɔtaga et *sokɔtaga* signifient tous « les selles ». Les dioulaphones ont trouvé des expressions pour rendre « les selles » par pudeur. *Bana* signifie les limites des maisons alors que *so* veut dire la concession.

Ces deux vocables sont à première vue très longs mais la décomposition de ces termes démontre qu'ils sont transparents donc non opaques. Par conséquent ils ne posent pas normalement des problèmes de traduction.

4.1.2.3 Le dérivatif *-tan*

Il se suffixe à une base nominale pour donner un nominal. Il apparaît dans les termes suivants dans le corpus.

Jolitanya : *joli* + *-tan* + *-ya* = sang + PRIV + ABSTR → « anémie ».

Farijitanya : *fari* + *ji* + *-tan* + *-ya* = corps +eau + PRIV + ABSTR → « la déshydratation ».

Ces termes sont des créations lexicales basées sur la signification de leurs correspondants respectifs. Alors pour qui connaît le sens de ces équivalents en biomédecine n'a plus de doute sur eux.

4.1.2.4 Le dérivatif *-nin*

Il marque l'affectivité dans le présent domaine d'étude. Selon (Grevisse 1988 : 288), l'affectivité amène à employer les mots dans les sens qui ne découlent pas naturellement des sens existants. Les exemples suivants tirés du corpus en sont une illustration.

Kalosabanin = *kalo*+*saba*+*-nin* = mois+trois+DIM → «la coqueluche».

Sɔgɔgɔsɔgɔningwɛ = *sɔgɔgɔsɔgɔ*+*-nin*+*gwɛ* = toux+DIM+blanche → «la tuberculose».

Sapijennin = *sapijɛn* +*-nin* = rougeole+DIM → «la rougeole».

Kannabaganin = *kan*+*na*+*baga*+*-nin* = gorge+intérieur+poison+DIM → «l'angine».

Le dernier type de dérivation est plutôt une préfixation contrairement aux autres abordés plus haut qui relevaient tous de la suffixation. Le dérivatif

utilisé dans cette dérivation est le dérivatif *la-* constituant le dernier point de cette section :

4.1.2.5 Le dérivatif *la-*

Lawɔɔɔɔ = *la-wɔɔɔɔ* = *la-wɔɔɔ* = faire- pousser.des.éruptions → « la varicelle ». Il s'agit d'une préfixation. C'est le seul cas de dérivation faisant appel à la préfixation dans le corpus. Les autres termes de dérivation sont des suffixations.

De façon générale, l'on voit que tous les termes du corpus qui relèvent de la dérivation sont des créations lexicales mêmes quand ils relèvent d'une utilisation lointaine. La simple dissection du terme montre qu'il a été formé à partir d'un autre en modifiant la forme de celui-ci, (le plus souvent par adjonction d'un suffixe) et en le faisant changer de catégorie grammaticale. En pure grammaire la dérivation est un procédé utilisé dans le cadre des néologismes. De la même façon que le substantif *bonté* est dérivé de l'adjectif *bon*, le verbe *stationner* du substantif *station*, etc.; *sumaya* est dérivé de l'adjectif *suma*, « fraîcheur/humidité, lenteur ».

Jolitan joli + tan = sang + PRIV → « qui n'a pas de sang » est dérivé du nom *joli* « sang », et *jolitanya* = *joli + tan + ya* = sang + PRIV + ABSTR → « l'anémie », « le fait de ne pas avoir de sang », pour utiliser un autre procédé de création néologique : la composition pour produire le terme évoquant l'anémie : *jolitanyabana* « anémie » ; *jolidɔɔɔyabana* est le deuxième terme évoquant l'anémie. Il se structure ainsi : *jolidɔɔɔyabana* = *joli+dɔɔɔ+ya+bana* = sang+diminuer+ABSTR+maladie → « anémie ». *Joli* signifie sang et *dɔɔɔ* veut dire petit. Ces deux termes évoquant chacun l'anémie sont très intéressants dans le cadre de l'analyse car par leur formation il ressort par *jolidɔɔɔyabana* le processus qui conduit à l'état d'anémie c'est-à-dire *jolidɔɔɔya* est dérivé de *joli* pour exprimer la diminution du sang et ensuite il y a adjonction du mot *bana* pour introduire l'idée de dysfonctionnement ou de maladie.

Farijitanya = *fari + ji + -tan + ya* = corps +eau + PRIV + ABSTR → « la déshydratation ». *Farijitanya*, également est dérivé comme *jolitanya* à base de *ji* « eau » pour évoquer la déshydratation. L'on voit par leur formation qu'ils relèvent tous de la dérivation pour créer des néologismes pour exprimer des réalités auxquelles la langue dioula ne détenait pas des appellations.

4.1.3 La composition

Selon (Grevisse 1988 : 254) « la composition est un procédé par lequel on forme une nouvelle unité lexicale en unissant deux mots existants et autonomes, contrairement à la dérivation. » Les termes du corpus s'articulent autour de six types de composition. Cette section se structure selon les différentes sortes d'adjonction au premier mot existant. Le 4.1.3.1 traite de l'adjonction de *dimi*, «douleur» le 4.1.3.2 aborde l'adjonction de *bana* : «maladie», le 4.1.3.3 concerne l'adjonction de *ɲama*, le 4.1.3.4 aborde l'adjonction des numéraux, le 4.1.3.5 porte sur l'adjonction des verbes et enfin le 4.1.3.6 qui examine l'adjonction des adjectifs. La première section de ce chapitre aborde l'adjonction du terme *dimi*.

4.1.3.1 L'adjonction de *dimi*

Le premier type de composition s'effectue avec l'adjonction du terme *dimi* au nom d'une partie du corps : *dimi* signifie « mal » ou « douleur ». Le dioula à l'instar de plusieurs langues africaines expriment leur expérience de la maladie par la partie du corps qui est atteinte accolée au terme douleur ou peine ou mal. Comme illustration les Dioula désignent par *disidimi* tout mal ressenti à l'intérieur de la « poitrine », *disi*, et les Bobo emploient le terme *dunba*. Alfiéri (2003) parle de *dunba*, *dun* « poitrine », *ba* « mal, douleur » pour exprimer « mal de poitrine ». Le terme *disidimi* se décompose ainsi : *disi+dimi* = poitrine+mal, douleur. La construction avec *dimi* donne une idée de la partie du corps qui est affectée par le mal bien que le terme en lui-même puisse constituer le symptôme d'une maladie, c'est le cas des termes comme *kundimi* et *kɔɔdimi*. Les composés qui s'obtiennent à partir de l'adjonction du terme *dimi* dans le corpus sont :

Kundimi = *kun+dimi* = tête +douleur → « maux de tête ».

kɔɔdimi = *kɔɔ + dimi* = ventre +douleur → « les maux de ventre ».

sendimi = *sen + dimi* = pieds + douleur → « les maux de pieds ».

ɲadimi = *ɲa + dimi* = yeux + douleur → « les maux d'yeux ».

dankɔdimi = *dan+kɔ+dimi* = bosse+dos+douleur → « mal de Pott ».

tulokɔɔdimi = *tulo+kɔɔ+dimi* = oreille+à.coté+douleur → « les oreillons ».

Les termes obtenus par la composition de deux termes véhiculent tout simplement la notion de douleur ou de plainte sans aucune autre précision,

comme déjà abordé dans (Diaby 1999 : 162). Les exemples suivants en sont une illustration.

Disidimi = *disi+dimi* = poitrine+douleur → « renvoie vaguement à une infection pulmonaire ».

Kandimi = *kan+dimi* = gorge+douleur → véhicule la notion de « mal de gorge ».

Kɔnɔdimi : peut avoir comme équivalents « les coliques, une occlusion intestinale, l'appendicite » etc.

Nadimi : véhicule tout simplement la notion de maux d'yeux, pouvant avoir pour équivalents une conjonctivite ou un trachome etc. La médecine traditionnelle ne dispose pas de connaissances ou d'équipements nécessaires à la spécification des affections. Autant le manque de technologie de pointe fait défaut à la médecine traditionnelle pour être plus spécifique dans la désignation des pathologies autant le manque de détermination des parties malades est une entrave à l'appréhension d'un certain nombre de termes de maladie dioula. Il s'agit des termes comme *sendimi* « maux de pieds » et *bolodimi* « maux de main ». Bien que l'appellation englobe la localisation de la souffrance dans chacun des deux cas, elle comporte d'emblée l'imprécision de la partie du membre atteint. Les locuteurs appellent *seen* tout ce qui se rapporte au membre inférieur et *bolo* tout ce qui a trait au membre supérieur. Alors seul le contexte, la vue du patient ou des informations complémentaires pourrait déterminer le type de *sendimi* ou de *bolodimi* dont il s'agit ou autrement quel segment du membre en question est atteint.

Quant aux termes obtenus par la composition de trois formats, l'élément autre que le nom d'une partie du corps ou du mot *dimi* « douleur » précise le type de mal comme illustrent les exemples ci-dessous :

Dankɔdimi = *dan+kɔ+dimi* = bosse+dos+mal → « mal de Pott qui fait pousser une bosse au dos ».

Tulokɔɔdimi : *tulo+kɔɔ+dimi* = oreille+à.côté+mal → oreillons ».

Kɔɔ renvoie aux parotides. La présence de *kɔɔ* lève toute ambiguïté éventuelle dans l'établissement d'équivalence. En plus de la composition fonctionnant sur la base de la notion de plainte ou de douleur ou du siège du mal existe un autre type de composition se basant sur l'idée de « maladie »,

bana. Ce type de construction constitue l'étape suivante du développement.

4.1.3.2 L'adjonction de *bana*

Dans le corpus apparaît un autre type de composition qui s'obtient par l'adjonction du mot *bana* à un ou à plusieurs termes. En dioula, *bana* signifie « maladie ». Les exemples suivants ont été relevés dans le corpus :

sulabana = *sula*+*bana* = singe+maladie → « marasme ».

sonbana = *son*+*bana* = rouille+maladie → « tétanos ».

kanjabana = *kan*+*ja*+*ban* = le cou+raidir+maladie → « méningite ».

murukubana = *muruku*+*bana* = paralyser+maladie → « poliomyélite ».

Senfagabana = *sen*+*faga*+*bana* = pied+paralyser+maladie → « maladie qui paralyse le(s) pied(s), poliomyélite ».

Ben-ni-bana = *ben*+ *ni* +*bana* = tomber + action +maladie → « action de tomber, l'épilepsie ».

Tous ces quatre exemples correspondent à des pathologies bien précises. Toutefois il y a lieu de signaler que l'adjonction de *bana* « maladie » à une lexie peut marquer aussi l'absence de précision. L'accolement de *bana* « maladie » à un mot peut déceler également le manque de détermination en ce qui concerne l'affection dont il s'agit. C'est le cas de *nenebana* dans le corpus, qui peut être n'importe quelle affection pulmonaire comme l'affirme (Diaoure 1992 : 146) « si l'on avait utilisé le terme *bana* dans les mêmes circonstances, l'expression aurait été plus vague car ce mot, bien que comportant une notion de gravité, est aussi utilisé lorsque l'on ne dispose pas d'informations précises. *Nenebana*, « infections respiratoires aiguës qui regroupe toutes les infections respiratoires », atteste l'ignorance de la partie qui est atteinte mais étant donné que l'on sait que la maladie est causée par le froid sans chercher à savoir qu'il peut s'agir de la pneumopathie, de la pneumonie, d'une pleurésie ou d'une broncho-pneumopathie ou encore d'une bronchite on lui attribue cette appellation de *nenebana*.

A côté de ces deux types de composition se basant sur la notion de *dimi* « douleur, plainte » et de *bana* « maladie » coexiste un autre qui est de nature étiologique, c'est-à-dire la composition qui s'obtient par l'adjonction de *pama* « maléfice » à des termes.

4.1.3.3 L'adjonction de *nama*

Elle revient à faire une dénomination suivant la cause imputée, *nama* relève des conceptions et croyances culturelles populaires. Dans la culture dioula comme dans bien d'autres cultures burkinabé ou africaines, l'avènement d'une maladie suscite une première réaction : «quelle en est la cause ?» Le premier réflexe consiste en la recherche de la cause de la maladie ainsi qu'en sa réparation. L'univers étant censé être peuplé d'une multitude d'êtres humains, visibles ou invisibles et bienveillants ou agressifs, la maladie peut avoir une autre origine que le microbe *banakise* « graine de maladie, terme de création et d'utilisation récente » et être la manifestation du courroux d'un être surnaturel ou d'un ancêtre insuffisamment honoré, ainsi que le résultat de manœuvres de sorcellerie initiées par un ennemi *da-baribana* : « moyen, méthode, maladie » (Diaoure 1992 : 147).

Ces deux exemples tirés du corpus illustrent ce type de composition :

kɔɔnama, « convulsions, méningite, tétanos néonatal, paludisme grave », il est imputé au « maléfice », *nama* d'un oiseau, *kɔɔ*.

Sogonama : c'est le *nama*, « maléfice », du *sogo*, « gibier », dans le corpus, il correspondrait au marasme.

Un autre type de composition que nous avons dans le corpus est l'association d'autres procédés (dérivation) à celui de la composition. Nous avons relevé les exemples suivants : avec le dérivatif (-*ya*) : *jolidɔɔyabana* « anémie », et le dérivatif (-*tanya*) dans *jolitanyabana*, « anémie ». Le premier relève du processus dont découle l'anémie et le deuxième porte sur l'état dans lequel l'on se trouve à l'issue du processus. Outre l'obtention des composés par l'adjonction de *dimi*, « douleur » ou de *bana*, « maladie » ou encore de *nama*, « maléfice », à un terme, il existe d'autres qui s'obtiennent en accolant des adjectifs et des verbes à des termes. Les exemples ci-dessous tirés du corpus en constituent une parfaite illustration.

4.1.3.4 L'adjonction des numéraux

Kalosabasɔɔsɔɔ et *kunfilatu* en constituent les exemples.

Kalosabasɔɔsɔɔ = *kalo+saba+sɔɔsɔɔ* = mois+trois+toux → « la toux qui dure 3 mois ». *Saba* « trois » est un numéral cardinal. Une traduction mot à mot ne serait pas fidèle dans ce contexte de maladie. Il s'agit en fait de « la coqueluche ».

Kunfilatu = *kun* + *fila* + *tu* = tête + deux+ cracher → « le choléra ». Le malade vomit et fait la diarrhée. Ce type de nomination porte sur la description de la maladie et comporte un effet d'euphémisme également, en ce sens que les deux parties du corps concernées dans cette pathologie ne sont pas directement nommées. Par pudeur, les locuteurs ont plutôt pensé aux deux extrémités qu'à les désigner nommément. En plus, ils font allusion aux deux éléments sans pour autant les nommer également. Ils les désignent plutôt par *kun*, « tête ». Les dioulaphones sont des peuples courtois. Ils évitent l'emploi des termes pudiques tout en recourant aux termes édulcorés. Le prochain type de composition concerne l'adjonction d'un verbe à une partie du corps.

4.1.3.5 L'adjonction des verbes

Le premier exemple dans cette catégorie constitue *kunwili*.

Kunwili = *kun*+*wili* = tête+lever → « la folie »

Le deuxième terme désignant toujours la folie et qui comporte un verbe est *kunɲagamu*.

Kunɲagamu = *kun*+*ɲagamu* = tête+mélanger,déranger → « la folie »

Kunfilatu, le troisième terme a déjà été abordé au niveau de l'adjonction des numéraux. *Kunfilatu* = *kun* + *fila* +*tu* = tête + deux+ cracher → « le choléra ». Le verbe dont il s'agit dans ce groupe est *tu*, « cracher ».

Senfagabana = *sen*+*faga*+*bana* = pied+tuer+maladie → « la maladie qui paralyse le(s) pied(s), poliomyélite ». Dans *senfagabana*, *faga*, « tuer » est un verbe.

Un examen de ces exemples révèle l'inadéquation d'une traduction littérale des termes de la médecine populaire vers la biomédecine dans de pareilles situations comme l'illustre la citation suivante : « les représentations populaires de la maladie ne peuvent pas correspondre terme à terme aux représentations biomédicales. Il s'agit en effet de deux champs sémantiques distincts, qui ne coïncident pas. Un lexique serait donc en ce sens illusoire et trompeur. Cependant il n'y a pas non plus d'impossibilité radicale et générale de toute traduction. Les cultures sont distinctes, mais elles communiquent en partie, même imparfaitement. » (ORSTOM 1994 : 18). Comme annoncé ci-dessus le dernier type de composition s'obtient par l'adjonction des adjectifs.

4.1.3.6 L'adjonction des adjectifs

Cette catégorie se subdivise en l'adjonction des adjectifs de couleur et l'adjonction des autres adjectifs qualificatifs. Examinons tout d'abord les termes obtenus par l'adjonction des adjectifs de couleur.

L'adjonction des adjectifs de couleur

Autant il existe des *kɔɔti gwannin*, *sumannin jalan* et *kenε* autant il y a des *kɔɔti finman*, « *kɔɔti* noir » et *kɔɔti wulenman*, « *kɔɔti* rouge ». Tous les types de *kɔɔti* « misile » relèvent des maladies dites provoquées par la sorcellerie. Les informateurs n'ont pas voulu donner de plus amples informations. Il s'agit des maladies généralement prises en charge au niveau des thérapeutes africains : devins, devins guérisseurs et autres spécialistes de la médecine traditionnelle.

A côté de ces maladies provoquées comportant des adjectifs de couleur, il existe des affections non provoquées qui comportent des adjectifs de couleur. Nous avons : *sɔɔɔsɔɔɔgwε* = *sɔɔɔsɔɔɔ* + *gwε* = toux + blanche → « la tuberculose ». La présence de *gwε* « blanc » n'a apparemment pas de relation avec le mal. Alfiéri (2003) attribue le terme *gwε* « blanc » à la pâleur du tuberculeux. Nous avons *sayigwε* : *sayi* + *gwε* = ictère + blanc → « ictère blanc » et *sayi nεremuguman* = *sayi* + *nεremugu* = ictère + jaune → « ictère jaune ».

Nous avons aussi *sumaya gwε*, « le paludisme blanc » et *sumaya nεremuguman*, « le paludisme jaune ».

Sumaya gwε = *sumaya* + *gwε* = paludisme + blanc → « paludisme blanc » et *sumaya nεremuguman* = *sumaya* + *nεremugu* = paludisme + jaune → « paludisme jaune ».

Il ressort de ces exemples que l'adjonction d'un adjectif de couleur à un terme de maladie déjà existant vise à marquer la spécificité du nouveau terme de maladie. Cependant il y a une différence au niveau de la graphie en ce qui concerne *sɔɔɔsɔɔɔgwε*, *bobinkεnε*, *nεgenεwulen* et *sugunεwulen* l'adjectif de couleur s'écrit collé au terme qu'il modifie.

Les exemples suivants en sont une illustration :

Sayigwε, « ictère blanc »

Sayi nεremuguman, « ictère jaune ».

Sɔgɔsɔgɔgwɛ = *sɔgɔsɔgɔ*+*gwɛ* = la toux+blanche → « la tuberculose ».

Bobinkɛɛ = *bo*+*bin*+*kɛɛ* = diarrhée+herbe+verte → « la diarrhée verte des enfants ». Ici *bo*, « selles » est mis pour *boji* : « la diarrhée ». Le dernier terme de cette catégorie constitue *ɲɛɛɲɛwulen* dont la variante est *sugunɛwulen*.

ɲɛɛɲɛwulen = *ɲɛɛɲɛ*+*wulen* = /urines+rouges/ → « bilharziose, hématurie ».

Sugunɛwulen = *sugunɛ*+*wulen* = /urines+rouges/ → « bilharziose, hématurie ».

Rouge et blanche sont des adjectifs de couleur dans les termes de maladies dioula mais la traduction de ces termes en français ne fait pas apparaître des adjectifs de couleur dans les équivalents respectifs, alors le traducteur ou l'interprète devra éviter une traduction littérale. Le type de composition suivant porte sur l'adjonction des adjectifs qualificatifs.

L'adjonction des autres adjectifs qualificatifs

Denbaɲuman constitue le premier terme de cette catégorie.

Denbaɲuman = *denba* + *ɲuman* = mère + généreuse, c'est un euphémisme pour désigner « la variole » (Diakitɛ 1992). *Denbaɲuman* fonctionne ici sur la base d'une antiphrase car la variole qui laisse des séquelles indélébiles sur le malade ne peut en aucun cas être considérée comme une mère encore moins une mère généreuse.

Banaba en est le deuxième exemple. Il se décompose ainsi :

Banaba = *bana* + *ba* = maladie + grande → « la lèpre ».

Des adjectifs qualificatifs s'accrochent au terme *kɔɔɔti* dans le but de les distinguer les uns des autres. L'on distingue *kɔɔɔti sumanin*, qui se décompose ainsi : *kɔɔɔti* + *sumanin* = projectile, missile+lent → « le projectile lent », le *kɔɔɔti gwannin* = *kɔɔɔti* + *gwannin* = missile, projectile+chaud (rapide), c'est-à-dire que c'est un *kɔɔɔti* qui se manifeste vite dans le corps alors que *kɔɔɔti sumanin* peut durer dans le corps, le ronge doucement mais tue l'intéressé inévitablement. Il existe aussi *kɔɔɔti jalan*, « *kɔɔɔti* sec » et *kɔɔɔti kɛɛɛ*, « *kɔɔɔti* humide ou frais ». *Kɔɔɔti jalan* est le contraire de *kɔɔɔti kɛɛɛ*. Ce dernier se manifeste par du pus ou une plaie tandis que le premier est discret, il ne met pas de l'eau c'est-à-dire du pus. Comme l'on peut bien le constater les locuteurs dioulas se servent beaucoup des adjectifs dans la désigna-

tion de leurs maux. Le procédé de création lexicale suivant consiste en la lexicalisation de phrases.

4.1.4 Les paraphrases explicatives (dont la lexicalisation de phrases)

Un procédé de création à ne pas négliger dans ce travail est la lexicalisation de phrases. "Dans de nombreux cas, une phrase entière peut fonctionner comme syntagme nominal et représenter un seul concept [...] Tous les éléments pris ensemble forment un seul mot tant du point de vue syntaxique que sémantique". (Nikiema 1982 : 190).

La médecine africaine est basée sur l'observation. Par conséquent beaucoup de ses termes sont des paraphrases explicatives. Les exemples suivants tirés du corpus en constituent une illustration :

Nbolobiyirikanbana = *n* + *bolo* + *bi* + *yiri* + *kan* + *bana* = ma + main + est + l'arbre + sur + maladie → « ma main est sur l'arbre », « l'épilepsie ».

Une traduction littérale des termes de la médecine biomédicale sera donc malheureuse. Comme le dit (Diaoure 1992 : 148) « les maladies sont caractérisées dans ce groupe, par une dénomination relative au signe dominant ou à la manifestation la plus spectaculaire de l'atteinte. »

Ces vocables sont des termes transparents en eux-mêmes lorsqu'on les décompose.

Tonnkan = *ton* + *n* + *kan* = surprendre+ moi + sur → « me surprendre ou s'agripper sur moi » « choléra ».

Le terme en lui-même explique la survenue de la maladie ou sa manifestation. Selon les locuteurs, *tonnkan* « choléra » attrape le malade de façon brusque et l'épuise sur le champ. L'avènement et la gravité de la maladie sont simultanés et spontanés. Cette maladie a des pronostics tristes. Dans les conceptions des populations, si cette affection atteint trois jours, elle emporte le patient car celui-ci perd toute son énergie à force d'aller à la selle et de vomir, d'où la crainte des gens de cette maladie. A ne pas confondre avec *tonkan* = *to* + *n* + *kan* = rester moi + sur (littéralement « rester sur moi »), « maladie chronique » par rapport à Dumestre (2011 : 991)

4.1.5 Les emprunts

Grevisse, il définit l'emprunt ainsi : « On appelle emprunts les éléments qu'une langue au cours de son histoire a pris à d'autres langues » (Grevisse

1988 : 206). Plusieurs raisons expliquent la présence de ces mots d'emprunt au français comme l'explique (Diakité 1993 : 36) :

L'emploi de termes empruntés au français est la conséquence probable des contacts noués à l'occasion des migrations, du commerce, de la fréquentation des institutions étatiques, etc. Il est habituel dans les centres semi-urbains d'entendre les malades dire, dès le début de la consultation, *palu bè n na*, j'ai le paludisme, devant la moindre fièvre, en lieu et place des termes qu'on entendrait dans les zones rurales, *farigan*, corps chauffé, ou *sumaya* (refroidissement).

Voici, ci-dessous les exemples relevés dans le corpus provenant de la langue française :

<u>Dioula</u>	<u>Français</u>
<i>Kolera</i>	« choléra »
<i>Palu</i>	« paludisme »
<i>Poliyo</i>	« polio » (l'abréviation de poliomyélite)
<i>Sida</i>	« SIDA »
<i>Tetanosi</i>	« tétanos »

En dehors de *sida* et de *palu*, tous ces termes ont subi une adaptation voca-
lique ou syllabique conformément à la structure de la langue dioula. Mais il
y a un jeu de mot fonctionnant sur la base de la lexicalisation de phrase à
partir de SIDA : *sidan*.

Les locuteurs sont partis du *sida*, qui est un emprunt et ont procédé à un
autre emprunt que nous qualifierons de sémantique. A partir des représen-
tations biomédicales qui qualifient le SIDA comme le Syndrome de
l'Immunodéficience Acquisée, les populations ont essayé de construire le
terme sur le même modèle tout en s'efforçant de transmettre les messages
de sensibilisation. *Sidan* signifierait la fin ou la limite de la vie d'un individu.
Sidan se décompose ainsi : *si+dan* = la vie+ la limite, la fin, la fin de la vie →
« le SIDA ». C'est-à-dire que le malade est condamné à mort étant donné
que son système immunitaire est défaillant et par conséquent ne peut plus
lutter contre les maladies. La fin tragique du patient du *sida* apparaît dans
ce terme pour celui qui connaît le sens de SIDA. Ce vocable est transparent.
Il renvoie directement au SIDA. *Sidan*, « le SIDA », les dioulaphones ont
profité de cette abréviation pour calquer le sens du Syndrome de l'Immuno
Déficience Acquisée en jouant tout simplement sur *sida* pour créer *sidan*. Ils
l'ont transformé en *sidan* qui signifie la limite de la vie. Autrement dit, le
malade du SIDA est condamné à mourir. Une fois qu'il a le virus, c'est la fin,
la limite de sa vie.

Quant à *davere*, *kɔɓn* et *siyero*, ces trois lexies s'emploient par les Bobo, les Dioula pour désigner les mêmes affections. Mais étant donné la présence de la consonne « v » dans *davere*, il est indéniable que c'est un mot étymologiquement bobo. *Siyero* également proviendrait du bobo car le terme *siyero* signifie en bobo « trouser ». Son équivalent en français dans ce contexte est « la diarrhée ».

Si l'on s'en tient à la définition de Grevisse de l'emprunt, le dioula a emprunté des termes au français, langue germanique et au bobo et le dioula ethnique. En plus des différents vocables obtenus par différentes créations lexicales, le corpus de termes médicaux dioula comporte comme la langue dioula en général des onomatopées qui constituent l'objet du développement suivant.

4.1.6 Les onomatopées

« Les onomatopées sont des mots censés reproduire des bruits ». Mais elles peuvent aussi être nominalisées pour désigner soit le bruit lui-même soit l'animal ou l'objet qui le produisent (Grevisse 1988 : 282). L'exemple suivant en constitue une parfaite illustration dans le corpus.

Ketekente rend le bruit de la toux pour désigner « la coqueluche ». La traduction de ce terme en français s'avère difficile si le traducteur ou l'interprète ne s'imprègne pas de la culture des Dioula, de leurs concepts et conceptions de la maladie. Il en va de même pour tous les termes des procédés précités.

Dans le même ordre d'idée *tɔgɔtɔgɔnin* « dysenterie » est une création onomatopéique.

Cette section a détaillé la formation des termes de maladie du corpus. Ces informations sont enrichissantes mais il est indispensable d'explorer le processus sémantique et les figures de style qui sous-tendent les constructions. C'est le thème du développement suivant.

4.2 Les processus sémantiques ou les figures de style entrant dans la construction des termes.

4.2.1 Les euphémismes

Selon (Bacry 1992 : 105-106) « Le terme d'euphémisme vient des mots grecs *phêmi*, qui signifie « je parle », et *eu*, qui signifie « bien, heureusement, sous de bons auspices ». Avoir recours à l'euphémisme, étymologiquement, c'est parler sans prononcer aucune parole de mauvais augure.

L'euphémisme fait partie de ces procédés, évoqués dans notre introduction, qui ne se reconnaissent qu'à l'effet qu'ils produisent. Cet effet, en l'occurrence, est de rendre « supportable » l'expression d'une idée qui, sans cela, serait désignée par un mot ou un tour considérés comme « inconvenants ». Les raisons qui font qu'un mot paraît insupportable sont multiples : Selon Grevisse « l'euphémisme peut rendre un mot moins choquant en modifiant sa forme de façon plus ou moins arbitraire, par exemple : en lui substituant un autre mot existant ou non : mince ! au lieu de merde ! » (Grevisse, 1988 : 274).

Cette section se subdivise en 4.2.1.1 Les euphémismes de crainte et en 4.2.1.2 Les euphémismes de politesse.

4.2.1.1 Les euphémismes de crainte

Selon Bacry (1992) « une crainte superstitieuse devant la mort fait remplacer le verbe mourir par les verbes passer, ou disparaître, ou s'en aller, et fait dire il a vécu au lieu de il est mort »

Quelques maladies font très peur, car elles sont considérées comme très dangereuses de par leurs séquelles, leur pronostic ou la désocialisation de l'individu qu'elles entraînent. Nous avons relevé le cas de *sannafen*, *nbolobiyirikanbana* et *bennibana*.

Sannafen « la chose du ciel » est un euphémisme pour *kɔɔ* « oiseau » : Il s'emploie en ses lieux et place la nuit où à certains moments de la journée.

Il se décompose ainsi : *san+na+fen* = ciel+de+chose = la chose du ciel pour évoquer *kɔɔ*. *Sannafen*, correspondrait aux « convulsions » car à l'instar de *kɔɔ*, il décrit le même état. Il n'est utilisé que par euphémisme, il ne s'agit pas de la chose du ciel réellement il s'agit de *kɔɔ* comme l'a si bien dit (Garcia 1975 : 300), « langage is not reality it is about how people perceive reality ». En d'autres termes, cette citation atteste que la langue ou le mot n'est pas une réalité, c'est plutôt comment les peuples perçoivent la réalité. Quant à *nbolobiyirikanbana* et *bennibana* ils constituent des euphémismes pour *kirikimasijen*, « l'épilepsie ». Ces trois termes sont préférés à leurs concurrents respectifs dans certaines circonstances comme si prononcer le nom du mal l'attirerait, l'appeler par un euphémisme l'éloignerait comme le confirme les propos suivants de (Diaoure 1992 : 149) « En raison de l'émotion et du désarroi que leur présence suscite au sein de la famille, on ne les nomme pas de manière précise, les mots étant eux-mêmes chargés de *nama* « maléfice ». L'épilepsie sera appelée [*benninbana*], « maladie qui fait tomber ». Outre les euphémismes de crainte, il existe ceux traduisant la

politesse : *kɔɔboli* et *kunfilatu* intègrent ce groupe dans le corpus. Les euphémismes de politesse font l'objet du développement suivant.

4.2.1.2 Les euphémismes de politesse

La simple convenance, elle, fait aller au « petit coin », et presque tous aux toilettes » ; et nous venons d'évoquer le langage des précieux du XVII^e siècle qui, trouvant vulgaires les mots désignant directement des réalités de la vie quotidienne (des fauteuils par exemple) furent grands consommateurs d'euphémismes périphrastiques (« les commodités de la conservation »).

Dans la société dioula il y a des expressions considérées comme honteuses, par conséquent les locuteurs courtois ne les emploient pas. Ainsi l'on préférera *kɔɔboli* « diarrhée » à *boji* « diarrhée » et *kunfilatu* « cholera » à *fɔɔni ni boji* « cholera » de même que *banakɔtaga* « les selles » et *sokɔtaga* « les selles » se substitueront à *boo* (les selles). C'est ainsi que l'on a obtenu *banakɔtagasɔɔbaliya* et *sokɔtagasɔɔbaliya* tous deux signifiant « la constipation » en dioula.

La conformité à cette notion de courtoisie dans le choix des termes mettra le traducteur ou l'interprète à l'abri de tout risque de choquer les destinataires de son message. Cette section traduit la nécessité de conduire des recherches ethnographiques ou culturelles pour appréhender le sens des termes afin de leur proposer une traduction acceptable.

4.2.2 La métaphore

C'est une figure de rhétorique qui consiste à donner à un mot un sens qu'on ne lui attribue que par une analogie implicite, « le printemps de la vie » est une métaphore pour parler de la jeunesse (AUPELF 1995 : 607). Elle est définie par (Bacry 1992 : 288) comme « substitution ou accollement, dans le cours d'une phrase, d'un mot à un autre mot situé sur le même axe paradigmatique- ces deux mots recouvrant des réalités qui présentent une certaine similitude, ou qui sont données comme telles. » Les exemples suivants en sont une illustration dans le corpus :

Kɔɔ « oiseau » par analogie faite entre les convulsions et le battement d'ailes d'une espèce d'oiseau (engoulevent à balancier) :

ɔɔnin « petit mil » par la similitude des éruptions provoquées par la maladie sur le corps du malade avec les grains de mil, *ɔɔkise*.

Kɔɔn « puits » quand un enfant a *kɔɔn*, sa bouche est infectée. Selon la médecine traditionnelle cette infection s'étend tout au long du tube digestif. C'est par analogie au tube digestif qu'elle lui a attribué le terme *kɔɔn* qui signifie « puits » en dioula. Puits et tube digestif présentent la même forme.

Contrairement aux deux premiers procédés de création, la nominalisation par le biais de la métaphore se fonde sur les symptômes. Le traducteur ou l'interprète devra transcender le terme pour établir l'équivalence en vue d'une traduction réussie. Une autre observation concerne l'appartenance de tous les termes obtenus par métaphore à la nature : *ɲɔɲin*, « mil », *kɔɔn*, « puits », *kɔɔ*, « oiseau » d'où la nécessité d'une transcendance du sens comme une réponse à cette préoccupation de (ORSTOM 1994 : 18) :

Le langage naturel, par lequel les locuteurs expriment leur rapport avec la santé et à la maladie, est tissé dans les langues africaines de métaphores beaucoup plus qu'en français, [...] « ton corps est rentré en lui-même », « son sang est gâté » [...] Quel sens accorder à ces métaphores [...] Autrement dit comment interpréter ? (ORSTOM 1994 : 18)

En récapitulatif, une traduction littérale de ces trois termes *kɔɔn*, *kɔɔ* et *ɲɔɲin* donnerait « puits », « oiseau » et « petit mil », respectivement. Ce type de transfert serait un non-sens dans ce contexte de maladie. Il ne s'agit pas de *kɔɔn*, « puits », *kɔɔ*, « oiseau » ni de *ɲɔɲin*, « petit mil ». Ces termes dioula ont simplement été substitués aux mots réels ou bien à la réalité car la langue ou le mot n'exprime pas toujours la réalité mais comment les peuples la perçoivent. De par l'étymologie même du vocable métaphore il est évident qu'un terme métaphorique ne reflète pas directement la réalité dont il véhicule le sens. Il y a donc nécessité de transcender le mot métaphorique pour découvrir la réalité qu'elle cache.

En plus des termes métaphorique il y en a beaucoup qui relèvent de la métonymie : Le développement suivant porte sur la métonymie.

4.2.3 La métonymie

« Elle se définit comme une figure de rhétorique dans laquelle un concept est dénommé au moyen d'un terme désignant un autre concept, lequel entretient avec le premier une relation d'équivalence ou de contiguïté (la cause pour l'effet ; la partie pour le tout, le contenant pour le contenu, etc.). « La salle applaudit » pour « les spectateurs » est une métonymie » (AUPELF 1995 : 608). Quant à Bacry, il définit la métonymie comme le « remplacement, dans le cours d'une phrase, d'un substantif par un autre

substantif, ou par un élément substantivé, qui peut lui être ordinairement associé sur l'axe syntagmatique du discours : » (Bacry 1992 : 288). Dans le corpus, des termes simples comme *kuun* et *ɲunan* sont des termes obtenus par composition ou par périphrase *sonbana*, *senfagabana* et *murukubana* relèvent de la métonymie.

Les termes suivants en constituent une illustration :

Kuun « tête » et *ɲunan* « fontanelle » sont des expressions métonymiques dans une relation de partie pour le tout et du tout pour la partie. A première vue elles sont simples de part leur graphie cependant ce sont des tournures métonymiques. *Nunan* est une tournure métonymique pour parler de *kuun* car lorsqu'un enfant souffre de *kuun* son *ɲunan*, « fontanelle » s'affaisse d'où cette dénomination de *ɲunan*. L'équivalent est « dépression de la fontanelle » ou « maladie de la fontanelle ». En fait, *kuun* et *ɲunan* fonctionnent sur la base d'une double métonymie en raison de leur relation de contiguïté. Quant à *sonbana*, « tétanos », *murukubana*, « poliomyélite » et *senfagabana*, « poliomyélite » ils sont dans une relation de cause à effet. Ce type de métonymie fait l'objet du paragraphe suivant.

Sonbana = *son+bana* = rouille+maladie → « tétanos ».

Le traducteur ou l'interprète devra faire attention pour ne pas rendre *sonbana* par maladie de la rouille. Le tétanos est provoqué par la coupure du corps causée par un objet en fer. En dioula, la rouille s'appelle *son*, d'où le terme de *sonbana*. La maladie de la rouille donne une idée de ce que *sonbana* évoque mais traduire comme tel s'avère très littéral. Son équivalent est « tétanos ». *Sonbana* a été créé sur la relation de cause à effet, *murukubana* et son synonyme *senfagabana* également.

Murukubana = *muruku+bana* = paralytique, paralyser+maladie → « poliomyélite ».

Cette affection a été nommée ainsi car elle entraîne la paralysie des membres inférieurs. Alors, la connaissance des parties du corps et de la signification des verbes et des adjectifs peut faciliter la recherche des équivalents dans le domaine des maladies infantiles en ce qui concerne la métonymie. En plus des mots simples dioula ou des termes obtenus par divers procédés de création lexicale les locuteurs dioulas ont recours à des synonymes qui font l'objet du paragraphe suivant.

4.2.4 Les synonymes

Selon (Grevisse 1988 : 285), « les synonymes sont des mots qui appartiennent à la même classe grammaticale, ont à peu près la même signification. »

Les synonymes évitent la répétition et facilite l'emploi de la langue :

Les synonymes facilitent l'utilisation de la langue ainsi que la traduction et l'interprétation. Ils permettent d'éviter la répétition abondante ainsi que la monotonie. Toutefois le traducteur ou l'interprète doit les utiliser en fonction du contexte car il n'existe pas de synonymie absolue. Selon les contextes, les énoncés eux-mêmes, ou les significations qu'ils affectent pour les sujets, peuvent varier profondément. (ORSTOM 1994 : 19)

C'est une des raisons qui nous ont motivés à considérer les synonymes comme des concurrents dans Diaby (1999). En effet bon nombre de concurrents ou de synonymes dans notre domaine d'étude proviennent de différents niveaux de langue (langue courante et langue technique).

Langue dioula

<u>Langue technique</u>	<u>langue courante</u>	<u>sens</u>
<i>Nigebana</i>	<i>tetanɔsi</i>	« tétanos » etc
<i>Kunfilatu</i>	<i>tonkan</i>	« cholera »
<i>Sogoɲama</i>	<i>sogo</i>	« marasme »
<i>Tulokɔɔdimi</i>	<i>kenkenkɔkɔɔ</i>	« oreillon »

Langue française

<u>Langue technique</u>	<u>langue courante</u>
Maladie de Bouillaud	rhumatisme articulaire aigu
Neuropaludisme	paludisme grave
Scabie	gale

Certains des synonymes sont simplement des variétés dialectales car suivant les régions, les appellations des maladies peuvent différer. Nous avons tenu à ce que chaque locuteur du dioula se retrouve dans le présent document dans la mesure du possible. Les exemples suivants illustrent ce type de synonymie dans le corpus.

Synonymes ou concurrents

Les locuteurs influencés par le bamana	Les locuteurs qui parlent essentiellement le dioula	Sens
--	---	------

	véhiculaire	
<i>sugunewulen</i>	<i>ɲegɛnɛwulen</i>	« bilharziose »
<i>ɲɔnin / ɲɔninsan</i>	<i>fɛnmisen</i>	« rougeole »
<i>kannabaganin</i>	<i>kannabalan/kandimi</i>	« méningite »
<i>kirikirimasan</i>	<i>kirikirimasijen</i>	« épilepsie »

Les locuteurs appartenant à l'ethnie dioula, notamment les Dioula de Kombougou, de Dioulassoba et de Darsalami emploient respectivement *sapɲɛnnin*, « rougeole » et *sagwa*, « diarrhée verte des enfants » pour la rougeole et les selles vertes des enfants à la place de *fɛnmisennin*, « rougeole » ainsi que ses concurrents et de *bobinkɛnɛman*, « diarrhée verte des enfants » respectivement :

Ce type de concurrent intervient lorsque deux termes ayant des significations similaires se substituent l'un à l'autre dans différentes régions, l'un des termes s'employant plus fréquemment dans une région et son concurrent dans une autre.

La connaissance de ces préférences géographiques guidera le traducteur ou l'interprète dans son choix. Par exemple, le traducteur ou l'interprète pourra éviter l'emploi des termes figurant sur la liste des termes utilisés par les locuteurs qui parlent essentiellement le dioula véhiculaire pour éviter de choquer une audience influencée par le bamana. (Pour gagner leur sympathie ou leur adhésion par exemple à un courant de changement de comportement). L'utilisation des euphémismes fait qu'il y a beaucoup de synonymes dans le corpus. Il s'agit des termes obtenus par la lexicalisation de termes et ils ont déjà été détaillés dans les euphémismes en 4.2.1. Ce sont *sanafen*, *nbolobiyirikanbana*, *kunfilatu*, *kɔɔboli*, *banakɔtagasɔɔbaliya* et *sokɔtagasɔɔbaliya*.

Vu la conception de de Bacry et de Grevisse de la synonymie à savoir qu'il n'y a pas de synonymie absolue l'on ne devrait pas espérer obtenir une équivalence terme à terme entre les mots d'une langue vers une autre surtout quand celles-ci appartiennent à des cultures différentes. Les processus sémantiques et les figures de style fournissent beaucoup d'informations sur les termes de maladie dioula mais n'offrent pas les discours de plaintes du malade. Ce thème fait l'objet du point 4.3.

4.3 Le discours sur la maladie

Outre les termes de maladie et de symptômes, les peuples dioulas disposent des tournures pour rendre compte de leurs souffrances et de leurs maux. Ces tournures consistent en des discours de plaintes. La section sui-

vante se propose de présenter les expressions de plaintes en dioula. Nous avons retenu les plus fréquentes alors la liste n'est pas exhaustive.

4.3.1 Expressions générales pour dire qu'on est malade

Le recours à la description est le plus souvent utilisé dans ce cas. Sachant que le système nosologique dioula fonctionne plus sur l'observation et la description ceci est une suite logique. *A man kene* = a + man + kene = il/elle + n'est.pas + frais → « il est malade », c'est-à-dire « qu'il ou elle n'est pas en bon état, en bonne santé ». La notion de contraste du frais et du chaud se lit dans ces expressions. En plus, nous avons l'idée de frais dans le sens de solide, *strong*, en bon état dans une bonne condition physique, pleine de vie, vivacité. Cette conception se voit dans le domaine des plantes ou des aliments. On opposera le « lait frais » *knknkene* au « lait caillé », *knkn kumu*, et le « bois frais », *lɔɔ kene* au « bois sec, mort », *lɔɔ jalan*. *Kene* véhicule ici, le sens de « vivacité ».

A bananin lo = a + bananin lo = il ou elle + est malade → « il/elle est malade ».

A fari man di a ra = a + fari + man + di + a + ra = son + corps + n'est.pas + bon + il/elle + sur → « il/elle est malade ».

A fari sannin te = a + fari + sannin + te = son + corps + veut + pas → « il n'est pas en bonne santé, il/elle est malade ».

Après avoir annoncé qu'on est malade on donne une précision sur la maladie. C'est alors que nous aurons des expressions comme : *sumaya b'a ra* « le paludisme est en lui » « il souffre du paludisme ».

Kɔɔboli b'a ra « la diarrhée est en lui » « il souffre de la diarrhée ».

Mura b'a ra = « le rhume est en lui » « il souffre du rhume ».

Ce qui revient à dire que le nom de l'affection est en la personne. C'est comme si le malade subit la pathologie, la maladie est sur ou en lui.

La question qui permet d'avoir la réponse : par exemple, *kɔɔɔpama* « le maléfice de l'oiseau » est du genre *mun lo b'i ra* ? Littéralement qu'est-ce que tu as en toi ? Pour demander « de quoi souffres-tu ? »

Il y a des constructions qui commencent également avec le nom de la maladie :

Kɔɔɔpama ye deen mina « *kɔɔɔpama* a attrapé l'enfant » → « le maléfice de l'oiseau » a attrapé l'enfant »

Nɔɔ ye deen mina « *nɔɔ* a attrapé l'enfant » → « le kwashiorkor a attrapé l'enfant »

Sere ye deen mina « *sere* a attrapé l'enfant » → « le kwashiorkor a attrapé l'enfant ».

Dumunidanya bina a mina → « la malnutrition va attraper l'enfant ».

Autrement dit, on a le nom de la maladie qui commence la phrase, il est le sujet de la phrase. *Mina* veut dire «attraper». Alors *kɔɔɔɔɔɔɔɔ ye den mina* revient à dire que « *kɔɔɔɔɔɔɔɔ* a attrapé l'enfant ». Dans le dernier exemple c'est « le kwashiorkor qui attrape l'enfant » : *nɔɔɔ ye deen mina*. Dans le cas de *kɔɔ* on utilisera : *Kɔɔ ye den gosi* « *kɔɔ* a frappé l'enfant » ou *kɔɔ ye deen ta* « *kɔɔ* a pris l'enfant ».

Quand il s'agit du *ɔɔɔ* « le maléfice » on dit plutôt *ɔɔɔ wilila a fe* « *ɔɔɔ* est en train d'agir sur lui » «il est en train d'être persécuté par le maléfice ».

Quand on parle du *koko* «hémorroïdes» externes on dit *koko falenna a fe* « *koko*, hémorroïdes a/ont poussé chez lui/en lui ».

Quand il s'agit de la dépression de la fontanelle on dit *a ɔɔɔɔɔɔɔɔ jigira* « sa fontanelle s'est affaissée ».

Dans le discours des plaintes, on retrouve aussi des expressions utilisant le corps ou les parties du corps, comme exemple nous avons retenu : *N gara-gara bi n dimi* = *n* + *gara-gara* + *bi* + *n* + *dimi* = ma/mes + côte(s) +PRED +me + me fait (font) mal → « ma/mes côte(s) me fait (font) mal ».

A disi bi dimi = *a disi* + *b'a dimi* → « sa poitrine lui fait mal ».

A kuun b'a dimi = *a kuun* + *b'a* + *dimi* → « sa tête lui fait mal ».

A kɔɔɔ b'a dimi = *a kɔɔɔ* + *b'a* + *dimi* → « son ventre lui fait mal ».

Cette construction a la partie du corps comme sujet et faire mal comme verbe. Dans ce type de construction également, le malade subit le mal. Ici c'est une partie de son propre corps qui lui fait mal. De cette construction apparaît aussi la localisation du mal ou de la douleur. De la localisation on peut concevoir le nom de la plainte ou du symptôme.

Ainsi nous aurons :

A disi b'a dimi → *disidimi b'a ra* → « il a des maux de poitrine ».

A kun b'a dimi → *kundimi b'a ra* → « il a des maux de tête ».

A garagara b'a dimi → *garagaradimi b'a ra* → « il a des maux de côte ».
A kɔnɔ b'a dimi → *kɔnɔdimi b'a ra* → « il a des maux de ventre ».

Calvet a fait les mêmes analyses en ces termes :

Question de syntaxe

On sait qu'en français on a une maladie ou on a mal quelque part et on est malade : les verbes être et avoir gouvernent la maladie, on est cancéreux, tuberculeux, grippe, fatigue..., on a la grippe, un rhume ...Il serait intéressant d'explorer les formes syntaxiques de l'expression de la maladie en bambara. J'en vois pour l'instant deux :

"a.. be a dimi" : "son ... dos lui fait mal"

"a ko b'a dimi" : "son dos lui fait mal"

"a kono b'a dimi" : "son ventre lui fait mal" etc.

"... be a la" : "le/la... est sur lui"

"fa b'a la" : "la folie est sur lui" = il est fou

"kune b'a la" : "la lepre est sur lui"

"mura b'a la" : "le rhume est sur lui" (Calvet 1992 : 155)

Nous avons jugé intéressant de présenter les expressions qui servent à parler de la maladie car à travers ces expressions, apparaît la perception des dioulaphones sur la maladie. De ces formules on voit que les dioulaphones subissent la douleur ou la maladie tandis que les occidentaux l'appréhendent de façon active. En d'autres termes, pendant que le *sumaya* est sur le dioulaphone, le Français attrape le *sumaya*, « le paludisme ». Des expressions comme « l'oiseau l'a pris » ou « on lui a envoyé un projectile » sont autant d'expressions qui traduisent la vision du monde du dioulaphone en ce qui concerne la maladie. L'étude linguistique des noms de maladies dioula avait pour objectif d'appréhender le sens des termes de maladies dioula et de mieux découvrir les perceptions et les conceptions des Dioula sur la maladie.

4.4 Conclusion

En ce qui concerne la dérivation, que l'on se situe au niveau grammatical ou stylistique où la dérivation est considérée comme le rapprochement dans le discours des termes qui appartiennent à la même famille, c'est-à-dire qui sont construits sur la même racine, les mots dérivés ne doivent pas poser de problème si l'on connaît le sens de l'un des mots et appréhender la valeur sémantique des affixes.

Ainsi *sumaya* qui se décompose en *suma* (lent/nonchalant/frais) se joignant à l'affixe (-*ya*) marquant l'état donne une idée du processus mental qui a

conduit à la désignation de la maladie en question de cette façon. De même *jolidɔgɔya* se décompose en *joli* « sang » + *ɔgɔ* « petit » + *-ya* « suffixe véhiculant le processus ». *Jolidɔgɔyabana* véhicule la notion de diminution du sang. *Jolitanya* qui se décompose en *joli-tan-ya*. Le suffixe *-tan* exprime le manque ou l'absence. *Jolitanya* véhicule le résultat de la diminution du sang. Cependant tous les deux termes sont des néologismes pour désigner « l'anémie ».

La métaphore, même s'elle semble s'appuyer elle aussi sur un tel rapprochement entre un comparé et un comparant se trouvant dans un rapport de similitude, consiste en fait dans le remplacement de l'un par l'autre (du mot « normal » par le mot métaphorique). C'est d'ailleurs ce que signale le nom même de la figure, où *méta-* indique un déplacement et *-phore* l'idée de « porter » : il s'agit d'un *transport*, d'un *transfert* du mot métaphorique dans un contexte qui lui est a priori étranger.

Denbanuman, mère généreuse, « rougeole, variole » s'avère même une ironie car en aucun cas, aucune des deux ne peut être bienveillante à qui que ce soit. Il est évident que *denbanuman* n'est pas en réalité une mère généreuse mais c'est une façon de plaider la maladie pour qu'elle épargne les enfants encore sains et préserve la vie de ceux qui sont atteints de la pathologie. Comme le dit Bacry, l'euphémisme c'est la « manipulation du contenu sémantique d'un énoncé consistant à dire autre chose que ce qu'on veut faire (à l'aide d'une antiphrase, d'une litote, voire d'une hyperbole, etc.). » (Bacry 1992 : 290). Il s'avère évident que lorsqu'il y a eu manipulation sémantique il y a besoin de transcender le sens premier des termes en général et des tournures euphémiques en particulier. La première partie de cette thèse a traité des représentations du corps, de la maladie et de la santé chez les dioulaphones, les entités nosologiques populaires et de l'étude linguistique des noms de maladies dioula. La deuxième aborde l'analyse des termes du corpus retenus pour cette fin. Le choix de ces termes se base sur leur pertinence, leur fréquence d'utilisation et les difficultés de traduction qu'ils posent. L'encyclopédie des termes dioula qui se trouve en annexes se justifie par le besoin de repertorier tous les termes collectés pendant les recherches de terrain. L'analyse proprement dite ne comporte que les termes retenus selon les critères de sélection mentionnés. La classification de ces termes en chapitres suit une logique pratique en suivant le type de maladie ou les personnes qui en sont affectées. Cependant le chapitre 11 regroupe des termes de maladies qui n'ont rien à voir les uns avec les autres. Cette partie commence avec le chapitre 5 : les maladies infantiles.